

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 38

Artikel: Pompiers de jadis
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LA BOUGEOTTE!

EST dans les mœurs... il faut qu'on bouge! Les petits, les grands, les moyens, il faut que tout remue!... Les citadins profitent de toutes les occasions, de tous les incidents, pour fuir leur ville, les campagnards ne manquent pas un prétexte pour aller à la ville et comme à force de faire le voyage dans un sens ou dans un autre, les sensations s'émeuvent, on cherche à les « ravigoter » en poussant... plus loin! Les gens de ville aspirent à prolonger leurs vacances et à les renouveler le plus souvent possible pour essayer d'atteindre des horizons nouveaux, les gens de la terre ont hâte de courir d'une ville à une autre pour « voir » à leur manière ce que les images et les récits des périodiques leur révèlent... à la leur! et de ces aspirations communes des gens de partout qui utilisent les moyens de plus en plus vite d'aller de plus en plus loin, il nous vient parfois des brins de confidences de gens paraissant jouir d'un maximum de paix et de quiétude dans leur existence sédentaire, mais qui se laissent subjugué par les félicités qu'ils soupçonnent être réalisables dans la vie errante!

Il n'est pas de sensation plus agréable que le déplacement perpétuel et aller manger des choux ou des macaronis moins bons que chez soi — dans un restaurant à la mode.

Errer! comme si ce mot pouvait encore être utilisé dans notre civilisation!

Un paradoxe étrange... en notre société policée, administrée, dirigée, canalisée, embrayée comme un mécanisme d'horlogerie indémodable où tout serait prévu et réglé sans possibilité d'écart, il existe encore de ces « individualités » asservies au mouvement général qui s'imaginent qu'à travers ce machinisme ordonné en ses moindres détails, il y a encore des pièces qui jouissent de la faculté de pouvoir se ballader à leur aise et au gré de leur fantaisie à travers l'assemblage des multiples rouages solidaires qui composent, déterminent et assurent le fonctionnement de cette honorable société!

Cette soif d'aventures, ce désir d'aller à tort et à travers, ce besoin de sortir du « piquet » qui les maintient comme la chèvre dans un espace strictement limité, pour une fonction déterminée n'est pas seulement un « travers » particulier à quelques personnages.

À part les vacances où l'on se ballade au gré du bon ou du mauvais temps, il faut encore créer d'autres occasions de sortie. On fait le pont à Pâques, à Pentecôte, au Jeûne fédéral, au Nouvel-An, etc.

Ah! non! dites-moi, la bougeotte, n'est-elle pas une maladie?

Mot d'auteur. — On parlait devant un auteur dramatique des divers moyens d'en finir avec notre carcasse.

— Moi, s'écria notre homme, je suis délibérément hostile à la crémation. Comme auteur dramatique, je répugne à finir par un four!

Trop de bruit. — Maman, disait la petite Alice à sa mère, tandis que son petit frère piaillait, est-ce que tous les bébés viennent du ciel?

— Mais oui, ma chérie.

— Eh bien! ça ne m'étonne pas, dit-elle, tandis que le bébé criait toujours plus fort.

— Et pourquoi?

— Parce que, si j'étais le bon Dieu, je ne voudrais pas les garder auprès de moi!



LO PAISAN ET SON JUSTIN

LAI a quoque dzo, lo Guste à charron l'è zu pèr Inverdon po sè tràovâ 'na plliace. Faut craire que cein n'a pas trainâ, vu que l'a écrit on mot à sa mère, que dit dinse: « Profito de la pousta po vo fère savai que i'è on' état. Dein on mai einveron, lâi arâ six senannès que su dein lo tya-caïonnâdza. Lo patron l'è rudo contènt de mè. M'a dza fé tyâ dou à treï iadzo et l'a de que vâo mè fère écortsi lo maî que vint. L'autr'hi, i'è tzapiotâ lo fedzo à la serveinta dâo maîdzo Nicouç, et bresi lè z'ou à la dama à syndico. Lâi à pas pi demi-hâora, lo monsu de décoûte l'è venu assebin; l'è mè que lâi ie copâ sè z'orollhès dè caïon.

Vo z'invoûio on métro de mè boudins et resto voutron

Guste.

P. S. Vo tràoverâ mon beïet ào fond dâo paquiet, déso lo boudin. »

Sami.

ON APPREINTI

N paisan que n'avâi jamé zu apprâi à lière et que ne cougnessâi pas l'orthographe, po cein qu'on ne l'avâi pas einvouyî à l'écoula, mâ que l'irè prâo suti, l'avâi met son valet à Losena po ein fère on savant.

Aprî bin dâi z'annâies, lo valet, qu'on lâi desai Justin, revint ào velâdzo. L'arrevè tsi son père à l'âora de midzo; on avâi medzi la soupa; on apportè sù la trabllia dâo papet ào porrâ et dein on autro plliat de la saucesse ào fedzo.

— Eh! bin, que fâ lo père, as-tou bin profitâ de eïliâo z'aleçons que m'ant cotâ tant gros? I-tou on savant?

— Oï, que repond Justin, et m'eïn vé vo lo montra tot lo drâi: Diéro ài-vo dè plliats sù la trabllia?

— Dou, parbleu!

— Caisi-vo! Lâi ein a beau et bin treï!

— Ah! bah! fâ lo père tot ébahi... te vâo rire!

— Vu bin m'eïn gardâ!... mâ acutadè: on plliat de saucesse, cein fâ ion, vo z'ite d'accò? on plliat de porrâ, cein fâ dou; dou et ion fant treï!

— L'è justo! fâ la paisan ein sorezeint dein sa barba. Adân, m'eïn vu medzi lo premî plliat; la mère preindra lo segônd, et tè, mon valet, t'arâ lo troisième po te récompeinsâ d'avâi bin recordâ pè Losena... »

Sami.

POMPIERS DE JADIS

EUGENE, beau gars, bien découpé, bon tireur et même orateur spontané, avait des qualités qui le désignaient à l'attention de ses compourgeois. Les républicains ne sont pas toujours ingrates. La ville de X..., qui s'enorgueillit depuis longtemps de posséder un corps de pompiers modèle, avait gratifié Eugène du grade de caporal dans cette troupe d'élite. « Le jeune homme qualifié » était fier d'avoir gravi le premier échelon d'une hiérarchie « pompeuse » qui monte jusqu'au commandant de corps. Et il faisait de son mieux pour mériter

la confiance que ses chefs avaient placé sur sa tête. Il y avait, toutefois, une ombre au tableau. Notre caporal, homme d'initiative, en prenait trop à son aise quand, par hasard, il avait absorbé quelques verres de petit blanc. En ces occasions-là, il se pliait mal aux ordres d'en-haut! Nature indépendante et frondeuse, il agissait alors à sa guise, comme s'il y eût deux hommes en lui, le civil et le pompier! Malheureusement, une fois, le premier l'emporta sur le second.

Le bataillon de carabiniers ayant pris ses cantonnements dans la cité, la compagnie de sapeurs-pompiers à laquelle appartenait le caporal Eugène fut mobilisée. Suivant la coutume, la pompe et les autres engins avaient été alignés sur la place du marché, prêts à intervenir en cas d'alerte. Eugène était chef d'une patrouille dont la mission consistait à surveiller l'un des principaux quartiers. C'est dire que ce service l'appela à circuler, à passer d'une rue à l'autre et à contourner plus d'un café. Ancien carabinier lui-même, il eut ainsi le plaisir de rencontrer des camarades de service et de partager, avec les uns et les autres, le verre de l'amitié. La garde du feu ne devait-elle pas pousser ses scrupules jusqu'à pénétrer dans les établissements publics afin d'y noyer les commencements d'incendie qui pouvaient s'y déclarer? « Aux artilleurs, autant ici qu'ailleurs » proclamait une enseigne éloquent. Là, carabiniers et pompiers fraternisaient démocratiquement, c'est-à-dire en bons Vaudois. Mûs en verve, Eugène eut tôt fait d'improviser un discours de bienvenue, cordial et pétillant comme le jus des coteaux du pays. Acclamé, il récidiva. Grisé, il entonna « Roulez tambours », le « Ranz des vaches », « Vaudois, un nouveau jour se lève! ».

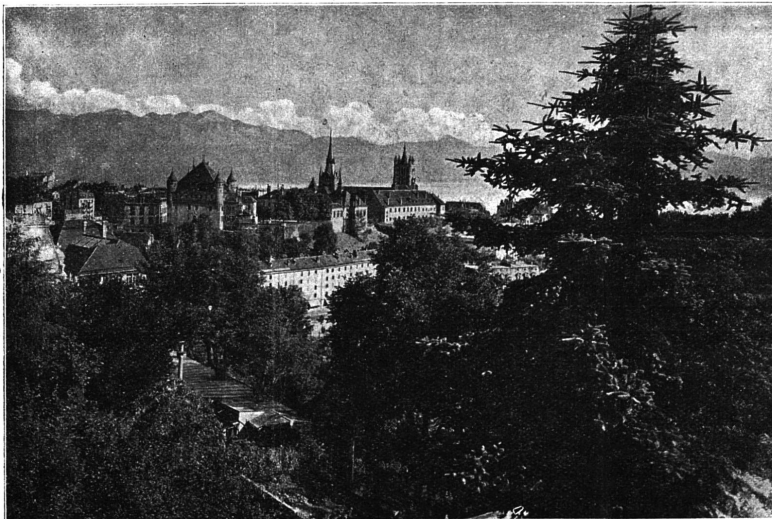
Le temps s'écoulait et les visages rayonnaient. La patrouille n'avait nulle envie de quitter ces lieux hospitaliers. Mais, à plusieurs reprises, une estafette était venue du corps de garde transmettre au volage sous-officier l'ordre de rentrer. Peine perdue, le caporal n'entendait rien. L'heure d'évacuation des cafés étant venue, la garde des carabiniers rencontra celle des pompiers. Nouvelles embrassades! Cette fois, il fallait déguerpir. Eugène et ses acolytes, voyant le vide se faire autour d'eux, se résignèrent à partir les derniers.

Les pompiers avaient la démarche flottante, les yeux brillants et le verbe haut. Aussi, lorsque Eugène se présenta au poste, le capitaine N., du corps de X..., qui se trouvait là, en civil, ne put-il s'empêcher de l'admonester vivement, le traitant notamment d'« ivrogne ». Eugène bondit sous l'apostrophe. Sans réfléchir, cédant à la pression de ses nerfs, il saisit à bras-le-corps le capitaine en civil, l'enleva par une prise énergique de lutte suisse et le fourra... dans la pompe, tête en bas et pieds en l'air! Une rumeur faite de rires et de protestations salua cet exploit homérique.

L'affaire eut un grand retentissement dans la petite ville. Eugène fut invité à présenter des excuses. Il se déroba et l'épilogue de l'incident ne tarda pas à avoir lieu.

Le bataillon de sapeurs-pompiers fut appelé, un dimanche matin, avant le culte, sur la place de fête, pour assister à la dégradation du caporal fautif. C'est une façon de parler car, faute de moyens légaux de coercition, l'opération dut

LAUSANNE D'AUTREFOIS



La Cité, vue prise d'une des maisons du haut de l'avenue Louis Vulliemin ou de la route du Signal. Postérieure à 1902. La porte St-Maire a fait place au bâtiment de l'Ecole de chimie. De plus, l'Ecole de la Barre est déjà construite, or elle date de 1902. Le grand conifère de droite fait un fort joli cadre à cette vue classique de la Cité.

s'exercer sur la tunique du coupable. Les tambours battirent aux champs et les clairons sonnèrent « la casquette ». Et, quand ce fut fini, plus d'un spectateur exprima cette opinion qui était celle du public en général : « Dommage ! un si bon carabinier, qui avait un si bel avenir à la pompe ! »

En ce temps-là, les pompiers formaient une société dans le genre de la chorale ou de la fanfare. Le service du feu était accompli par des volontaires. Une discipline élastique y régnait. C'est pourquoi personne ne prit l'évènement au tragique. Le héros de l'aventure fut même, depuis, élu conseiller communal, fonction dont il s'acquitta, du reste, au plus près de sa conscience.

A. Mex.

Logique. — Comment ! vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué, et je vous trouve en train de vous reposer ?

— Mais, patron, si je ne me reposais pas, je serais fatigué comme les autres.

QUAND J'ÉTAIS DANS LA PEAU DE L'OURS

LES chefs ont eu cent fois tort de me venir à mon tir militaire au moment même où nos champions revenaient victorieux de Stockholm.

Cela pouvait prêter à des malentendus.

Il régnait au stand une atmosphère à la fois lourde et grisante, et je n'étais pas sûr, en arrivant, de ne point prendre part à des compétitions mondiales.

Autour des tireurs, des gens appréciaient froidement les coups, sans cacher leur dépit ou leur admiration.

Les récents succès de nos « as » étaient commentés avec passion, et c'est à la minute où des connaisseurs s'entretenaient à mes côtés de la visibilité, des moyens subtils de lâcher la gâchette et d'immobiliser le canon, que je m'allongeai sur la planche, un œil ouvert sur l'horizon brumeux.

Alors je me demandai sérieusement comment on charge une culasse et dans ma précipitation c'est à l'envers que j'enfonçai les balles.

Un murmure assez désobligeant s'élevait à la ronde.

Un gamin de douze ans, qui trônait à ma droite, en qualité de secrétaire éclata de rire et me rappela les leçons de l'école de recrues.

Je me frappai le front d'un doigt fiévreux, puis je me mis en position.

On m'examinait avec curiosité.

— Regardez comme il tient son fusil, dit un quidam sur un ton malveillant.

Immédiatement je retournai mon arme afin de diriger le canon en avant et, sans trembler, d'un geste habile et doux, je pressai graduellement sur la détente.

Je voyais mal. La cible avait l'air de s'étendre et de se gondoler.

Elle n'était, d'ailleurs pas la seule, et les spectateurs se gondolaient bien davantage.

L'un d'eux murmura bêtement :

— Voyez, il a oublié de tourner l'anneau.

L'animal avait raison ; j'avais oublié de tourner l'anneau. Quelque peu confus, je réparai ma faute.

Maintenant, tout allait bien, et j'étais prêt à me distinguer.

Mais en attendant de me distinguer, je ne distinguais absolument rien.

Soudain, un officier me saisit désespérément le bras et dans un appel strident :

— Arrêtez ! hurlait-il, vous n'avez pas enlevé votre couvre-canon !

C'était vrai : je n'avais pas enlevé mon couvre-canon.

— Nom de nom, fis-je avec bonhomie, on n'est pas plus distrait !

Bientôt, j'avais retrouvé mon sang-froid, et la crosse sous le bras, je me mis en devoir de viser.

— Mettez donc votre crosse à l'épaule, insinua l'un des spectateurs.

— Vous croyez ? dis-je en m'exécutant et de nouveau je me trouvais face à la tranchée.

Le coup partit au moment où je fermais les yeux. La cible tomba, puis se releva, tandis qu'un silence angoissant succédait à la détonation.

Les secondes passèrent. Le marqueur était muet dans la terre.

— Il a de la peine à trouver le trou, dit un jeune homme au regard triste.

Tout à coup, la palette rouge et blanche, celle qui sert à indiquer le maximum des points, émergea du sol. Mon cœur battait comme au temps de mon premier émoi.

La palette inscrivit sur l'horizon un arc de cercle impressionnant, de gauche à droite et de droite à gauche, et disparut dans l'abîme.

— Pendule ! énonça tranquillement le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire.

Je m'étais trompé de cible !

Le coup suivant fut un quatre imprévu, décisif et superbe : c'était le voisin qui s'était trompé de cible... Enfin, je parvins non sans peine à terminer honorablement mon tir couché et mon tir à genou. Mais, il n'y avait plus un chat pour m'encourager, car on avait compris que je n'étais pas un professionnel. J'allais me retirer, quand un

monsieur très bien me fit observer que je devais tirer debout.

Alors je sautai sur mes pieds.

Un cri rauque, électrique, inhumain, déchira l'air, un de ces cris qui vous font froid dans le dos : en sautant sur mes pieds, j'avais aussi sauté sur ceux du seul spectateur que ma piteuse exhibition n'avait pas chassé.

Il me traita de crétin, d'imbécile et d'animal, mais il s'en excusa quand je lui répondis que je partageais pleinement son avis.

Cet homme était la contradiction même.

A présent, l'arme en joue et les pieds écartés, j'avais l'impression d'arroser la cible avec mon fusil que je tenais vacillant au bout de mon bras.

* * *

Des passants s'arrêtaient, curieux, l'œil critique, un sourire amusé sur les lèvres.

Enervé de leur présence et las de l'exercice, en amateur je lâchai ma balle au hasard.

— Quatre ! J'avais attrapé le quatre, et je n'en revenais pas.

Les spectateurs accouraient de partout et se transmettaient la nouvelle avec admiration, discutant ma victoire et s'extasiant sur la façon vraiment originale avec laquelle j'obtenais un parfait résultat.

Tout un attroupement se formait autour de moi. Sans perdre un instant, je soulevai mon fusil et je pressai sur la détente, avec le secret désir d'en finir au plus vite et de griller mes six cartouches.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir la palette immobilisée au milieu de la cible et m'indiquer encore un quatre !

Cette fois, l'enthousiasme était à son comble. Une rumeur grandissait, flatteuse et caressante, emportant au loin l'écho de mon exploit. Le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire en bavait de contentement.

Les tireurs abandonnaient leur poste et, conviant leurs amis à les suivre, ils se massaient dans mon box.

— Vous remarquerez, dit l'un, comme il tire avec rapidité, tout en promenant le canon de son fusil à l'aventure.

En effet, je tremblais de la tête aux pieds et mon arme était en perpétuel mouvement.

— Il semble impossible, en ces conditions, ma mottait un officier, de faire un quatre.

On lui répondit par un sourire apitoyé que je les lui avais aussi facilement que des œufs dans un panier. D'ailleurs, il pourrait le constater tout à l'heure.

Deux cents tireurs suivaient mon geste, attendant que la balle, après une trajectoire étonnante, allât se perdre au milieu de la cible.

Or, j'étais plutôt mal à l'aise.

Je prenais conscience de ma valeur et je craignais de déchoir aux yeux de mes admirateurs. Mais plus je m'appliquais à triompher, plus mon fusil s'agitait dans mes doigts.

Un loustic jugeait en m'examinant de près, que les champions n'employaient pas des procédés communs pour obtenir une victoire et que leur tremblement serait préjudiciable à d'autres...

Au bout d'une minute ou deux, je reposai mon arme. Il ne fallait pas gâcher ma chance et je respirai profondément.

Un reporter en profita pour m'interviewer. Quand il apprit que je ne revenais point tout droit de Stockholm, il s'indigna avec l'assistance entière et chacun blâma les comitards de laisser dans l'ombre un aussi bon tireur.

— Nous allons, me déclara le journaliste avec autorité, mener une campagne en votre faveur. Vous avez le cran d'un champion et nous allons nous occuper sans répit à vous rendre universellement célèbre.

Il me semblait que j'étais dans la peau de l'ours qu'on avait tué d'avance et j'aurais voulu sincèrement en sortir, mais le moyen de décevoir ces gens qui m'acclamaient en chœur ?

— Je vous promets de m'intéresser à vos exploits et d'en parler en haut lieu surenchérir un colonel qui m'invita cordialement à dîner. Comment vous appelez-vous ?

Quand j'eus dit mon nom :